

Le choc

La journée se terminait et j'étais confortablement installé chez moi, devant la télévision. Je me sentais heureux. Je me préparais à monter une pièce de théâtre que j'avais écrite l'été précédent et cette perspective me réjouissait au plus haut point ; j'avais hâte. Ma vocation de comédien m'avait mené à Paris, il y avait plus de 10 ans de cela, et, sans vraiment m'imposer dans le milieu, j'avais réussi à jouer dans quelques pièces de théâtre très largement confidentielles... Mais pour véritablement gagner ma croûte et *faire mes heures*, expression que je détestais, je devais en passer par la figuration, que ce soit sur scène, à l'Opéra Garnier ou dans des longs-métrages – ou vivre de petits boulots. Car, il faut bien le dire, je n'étais pas Jean-Paul Belmondo et je n'étais attendu de personne. Pourtant, je persistais à y croire, amoureux soutenu par mon homme, Thomas, avec qui je partageais ma vie depuis plus de trois ans. Vraiment, j'étais heureux en cette soirée du jeudi 6 septembre 2012, qui s'annonçait des plus calmes et des plus sereines.

Le téléphone sonna.

À l'autre bout du fil, ma mère. En pleurs.

Elle m'annonça que mon frère, mon petit frère Maxime, qui, si l'on devait en faire une description caricaturale, était un beau gosse de 27 ans, pur produit basque, qui aimait le foot, la glisse, les potes, les fêtes, amoureux et désireux de se ranger et de fonder une famille, électricien modèle, agent territorial employé par la ville, fonctionnaire aux horaires exigeants – un job qui l'obligeait à se faire vacciner, au Spirolet, tous les deux ans contre les morsures de rat –, était

atteint d'une *leucémie*. De type *lymphoblastique aigu*, de ceux qui ne se déclarent normalement que chez les jeunes enfants... Il avait été pris aussitôt en charge à l'hôpital Saint-Léon de Bayonne et placé sous corticoïdes pour faire baisser un nombre excessivement élevé de globules blancs. Mais il devait attendre la fin de la semaine pour connaître véritablement la gravité de son cas, l'impact de la maladie sur ses organes, et déterminer s'il avait besoin ou pas d'une greffe de moelle osseuse. En attendant, il commencerait un traitement par chimiothérapie, pour détruire les *blastes*, des cellules sanguines différenciées, présents dans son système. Mais la chimio, continuait-elle, ne fait pas dans la demi-mesure et tue toutes les cellules du sang – globules rouges, globules blancs et plaquettes –, bonnes ou mauvaises, sans distinction. Et Maxime, amoindri, sans défense naturelle contre des agents pathogènes, allait devoir être protégé artificiellement par une barrière, une bulle, une chambre stérile. Pendu au téléphone, j'en étais resté à leucémie. Je bloquais là-dessus et avais écouté d'une oreille le reste. Leucémie, qu'est-ce que c'était ? J'en avais vaguement entendu parler, mais je n'arrivais pas à identifier concrètement la maladie. Ma mère combla cette lacune de trois mots : CANCER DU SANG. Oui, là, c'était plus clair...

Après l'appel de ma mère, je composai illico le numéro de l'hôpital, pour savoir comment Maxime allait et, contre toute attente, il gardait le moral. Il m'expliqua qu'une simple prise de sang faite par son médecin, pour ses maux de ventre persistants, l'avait diagnostiqué leucémique. Il redoutait la chimio : il avait assisté, durant un an, au décharnement d'Éva, sa nièce de 14 ans – sortie victorieuse d'un cancer au genou –, à son état d'épuisement, d'affaiblissement provoqué par la chimio, et il pressentait qu'il serait fatigué *comme elle*, la semaine prochaine. Maxime dira d'ailleurs d'elle, plus tard, que son courage et sa force lui auront donné la volonté nécessaire pour se battre. Le soir même, Éva écrira sur Facebook : « *Tu vas te battre, Tonton, hein ? Tu me le promets !!!! Tu vas te battre tout comme moi je l'ai fait, on est des battants dans la famille, on ne lâche rien !!! Je t'aime, Tonton.* »

Durant toute une semaine, Maxime subira des examens – notamment une radio du cœur qui ne révéla rien d’anormal – et ira même se faire congeler son sperme afin de se prémunir d’une possible stérilité due au traitement extrêmement agressif qu’il allait devoir endurer. Je me rappelle m’être laissé aller, lors de notre conversation téléphonique, à quelques allusions licencieuses autour de la masturbation pour détendre un Maxime inquiet, par nature, de ce passage obligé.

Le jeudi 13 septembre 2012, une semaine jour pour jour après l’annonce de sa maladie, Maxime entra dans sa chambre stérile. Maxime me confia, un peu dérouté, que les membres de l’équipe médicale étaient habillés comme des *cosmonautes*. De plus, il apprit, lui qui aimait tant être entouré, qu’il ne pourrait recevoir que deux visiteurs par jour, et cela, durant les deux mois qu’allait durer son séjour. Pour le distraire un peu, je lui ai envoyé, par mail, ma pièce de théâtre. J’ai hésité pourtant, par peur d’être maladroit, à la lui envoyer, car la pièce parle de manière totalement décalée de mort, de tombe et de cimetière ! Mais, réflexion faite, ça lui permettra de rire de la mort, et peut-être ma pièce suscitera-t-elle en lui le désir de se confier sur ce sujet ?

Le matin du 14 septembre, on se parla pour la première fois en visioconférence, par cam via Skype. Il portait un tuyau placé sous le nez pour son oxygène, et de nombreux hématomes étaient apparus sur son corps. Il m’avait expliqué qu’on lui avait fait un *trou* au sternum pour lui prélever de la moelle osseuse. Sa première chimio allait lui être injectée dans l’après-midi. Un médecin lui avait également demandé de tester, en cobaye, un médicament, qui, ajouté à la chimiothérapie, augmenterait ses chances de guérison. Et pour le convaincre, il lui a assuré qu’il n’y aurait pas d’effets secondaires. Désirant aller au plus vite, Maxime signa la décharge, sachant inévitablement qu’il devait faire confiance et s’en remettre aveuglément à la médecine, pour se donner le plus de chances possibles de guérir... Mes parents, inquiets de ce traitement associé, appelèrent la médecin-chef en charge du service pour lui demander si le médicament testé, et pour lequel Maxime avait donné si vite son accord, n’était pas dangereux.

Celle-ci les a carrément envoyés paître, en leur répondant que *Maxime était majeur et qu'elle n'avait à faire qu'à lui !* (sic) Mes parents en sont restés soufflés. Mais, dès le 15 septembre, leur pire crainte se réalisa, puisque Maxime partit en *soins intensifs* pour pallier des hémorragies que la fluidité de son sang, due au produit testé, rendait difficile à stopper. Ma mère eut la satisfaction de le voir, quelques heures plus tard, « *moins inquiet que lorsqu'il perdait son sang* », les médecins ayant réussi à maîtriser les saignements. Mais son état s'aggrava. Son cœur avait flanché, passant de 70 à 27 pulsations à la minute. Il fut placé en *réanimation*, luttant entre la vie et la mort pendant deux longs jours. Maxime était une force de la nature et tint le coup. Le 18 septembre, il reprit sa chimio et réintégra sa chambre stérile. Suite à cette complication, la médecin-chef qui avait rembaré mes parents de manière si méprisante fut remplacée...

L'entrevue

L'infirmière me piqua d'une main assurée. Par appréhension, je détournai la tête pour m'épargner le tourment d'assister à la pénétration de l'aiguille dans mon bras. Je sentis la morsure légère et presque aussitôt mon sang m'apparut qui se déversait rapidement dans une petite fiole en verre prévue à cet effet. L'infirmière ne tiqua pas à la vue de la couleur rouge foncé, presque marron, de mon sang. « *Cela est dû à un très grand nombre de globules rouges* », me certifia-t-elle. Et elle ajouta que c'était signe de bonne santé. Soulagement ; on ne peut s'empêcher de penser au pire quand tout vous tombe dessus. Quatre fioles furent remplies. Elles révéleraient, dans deux à trois semaines, la compatibilité – ou pas – de ma moelle osseuse avec celle de mon frère.

Ce 21 septembre 2012, je pénétrai dans le service ultrasécurisé des chambres stériles. Normalement, je n'étais pas censé y entrer, puisque seules quatre et mêmes personnes, inscrites à l'avance – en l'occurrence, mes parents, Talon Haut et un ami – étaient autorisés à lui rendre visite, et cela, durant toute la durée de son séjour. Mais après quelques ajustements dans l'emploi du temps chamboulé par ma présence, Maxime m'envoya ce SMS : « *Tu vas pouvoir rentrer, mais tout seul, du coup. Maman viendra demain. OK ? Bisous.* »

Cependant, ma mère tenait absolument à m'accompagner dans chaque box, chaque compartiment, tout en m'expliquant le fil à suivre pour atteindre la chambre stérile de Maxime : le vestiaire, tout d'abord, où l'on se déshabille entièrement pour, ensuite, s'affubler,

dans une deuxième pièce, d'une casaque et d'un pantalon jetable en polypropylène non tissé, d'un masque et d'une charlotte ; puis après s'être désinfecté les mains, entrer dans un couloir où l'on signale sa présence par un interphone. On nous ouvrit. Ma mère, sans vêtement de protection, resta sur le bord de la porte à me montrer du doigt la chambre 646 de Maxime, mais fut rabrouée, aussitôt, par l'infirmière présente. Peut-être laissa-t-elle dépasser, par négligence, un bout de ses chaussures de ville ? Ma mère n'aurait jamais osé entrer dans le sas le mieux protégé du service, en habit de tous les jours, sans protection aucune, sachant, à quelques mètres d'elle, les patients sans défense immunitaire, dont son propre fils. Mais le mal était fait, et Maxime eut droit à des remontrances – lui qui avait bien d'autres soucis en tête – de la part d'une infirmière qui lui reprocha non seulement la négligence d'une mère, mais aussi la visite, la dernière fois, de ma sœur, qui n'avait pas averti et, surtout, qui n'était pas autorisée à venir le voir, puisque non inscrite sur la liste visiteurs. Il me le fit savoir le soir même par SMS : « *Et dis à Maman que je me suis fait engueuler qu'elle soit entrée dans le sas et que Carole soit venue. C'est pas un jeu, il faut respecter ce qu'ils disent, car après Talon Haut pourra plus venir le soir et c'est dangereux pour moi. Bisous.* » Il compléta son SMS par : « *J'ai vu avec Talon Haut. Tu viendras lundi avec Papa ou Maman. OK ?* »

J'ai pu donc prendre la place de Talon Haut, pour une deuxième visite, et le médecin en chef du service n'a pas fait d'histoire. Maxime était heureux de me voir en chair et en os. Bien que je sois recouvert de vêtements de protection de la tête au pied, il ne voulait pas que je l'approche de trop près. Il était en *aplasie*, sans défense contre des agents infectieux, et sa vie ne tenait qu'à un fil. Un rhume pouvait le mettre en danger. Sa fenêtre donne sur une cour extérieure et, tel le prisonnier dans sa cellule, il regarde, de temps en temps, la vie se dérouler au loin ; maigre compensation. Il peut, aussi, nous voir nous agiter ridiculement, contre sa fenêtre teintée pour essayer de l'apercevoir du dehors : il est, alors, quasiment impossible de pénétrer du regard sa chambre, et il faut avoir vraiment le nez dessus, à moins d'un centimètre, pour y arriver. Le mieux est d'attendre la tombée de

la nuit, pour que Maxime allume sa lumière et nous apparaisse, fantomatique, par effets d'ombres, à nos yeux, pour l'encourager, lui montrer qu'on est là, qu'on le soutient. Télévision allumée, Maxime ne se plaignait pas. En philosophe, il prenait les choses comme elles venaient. Le menu de la semaine était affiché sur un tableau en liège, accroché au mur près de son lit. J'avais chaud sous mon masque. Je le quittai presque une ou deux heures après, le cœur lourd de devoir laisser mon frère dans cet endroit. Il m'a regardé partir de ses yeux bleus, rieurs, envieux certainement de me voir sortir, peiné d'être obligé de rester seul dans un silence, un vide que seuls le son de la télévision, le ronronnement de la climatisation et les allées et venues des infirmières comblaient.